



Didier Ruiz sur le dévot de la scène

Dans le passionnant «Que faut-il dire aux hommes?», dernier opus du metteur en scène, sept croyants adressent au public les rapports fluctuants qu'ils entretiennent avec leur spiritualité.

Entrons dans un théâtre, puisqu'on y a droit. Par exemple, à tout hasard et impérativement au Théâtre Jean-Vilar à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), le 23, 24, ou 25 mai, les seules dates sauvegardées de la tournée d'*Une cérémonie*, géniale création des non moins fabuleux Raoul Collectif, capables d'ouvrir les paupières cuirassées d'un troupeau de dinosaures amorphes et confinés, soudainement rendus hagards par leur liberté, en leur parlant pour tant de la mort, de croyances mais aussi de révoltes. *Une cérémonie* devrait faire un tour au théâtre de la Bastille, sa maison mère où il était programmé, mais pas avant 2022.

De croyances et de révoltes, toujours sur le plateau de la Bastille, il est également question dans *Que faut-il dire aux hommes?*, le dernier opus de Didier Ruiz, où un groupe de sept personnes (un frère dominicain, une ancienne religieuse, une pasteure, un chaman, un juif, un musulman, un bouddhiste) évoquent, par bribes successives, les tours

et détours de leur croyance dans une adresse frontale au public.

Le spectateur qui entre donc au théâtre de la Bastille, parce qu'il y a vu de la lumière, n'est pas forcé de saisir immédiatement que la femme qui nous raconte qu'elle a toujours cru être «aimée par Dieu» incarne son propre rôle, ou que l'homme qui découvre ses dons de chaman après une plongée dans la jungle péruvienne où il ingère de l'ayahuasca, plante psychotrope qui donne accès «aux mondes non ordinaires», est chaman dans la vie réelle. Il peut douter, mais cet écart n'est pas exploité par la mise en scène. L'adhésion du public à la véracité des récits et la coïncidence des acteurs à leur personnage sont donc les deux premières croyances sur lesquelles repose l'art scénique de Didier Ruiz. Lesquelles croyances sont d'autant moins remises en question que le spectateur se souvient de *Trans*, où le metteur en scène donnait la parole à des personnes transgenres, ou d'*Une si longue peine*, avec d'au-

thentiques anciens prisonniers.

Ils s'avancent donc un à un, au début isolément. Ils sont immobiles, ce qui semble engager certains à se demander quoi faire de leur bras. D'autres emportent le morceau, captivent par leur art oratoire, ce qui engendre paradoxalement à se demander s'ils ne sont pas acteurs. C'est le cas par exemple de Brice Olivier, le dominicain qui, depuis quarante ans, habite une cellule de 12 mètres carrés où il est le seul à entrer. La scénographie d'Olivia Burton, d'une élégance minimaliste, est constituée de fines colonnes de métal qui ne cessent de se déplacer verticalement de manière énigmatique. Les histoires passionnément, les rebondissements rebondissent, et pourtant manquent une ampleur ou une simple griffure, qui permettraient d'échapper à l'impression de juxtaposition. On se surprend à fermer les yeux pour apprécier l'aspect radiophonique de la performance qu'on nous dit n'être jamais passée par l'écrit. Qu'est-ce qui man-



que, donc? Et bien, c'est l'évidence même : une nature scénique qui ait l'énergie, par exemple, d'un Jean-Pierre Léaud, qui a pourtant détesté son unique expérience théâtrale, une approche moins sage et antidocumentaire de la prise de parole comme on dit prise de la Bastille.

ANNE DIATKINE

QUE FAUT-IL DIRE AUX HOMMES? de DIDIER RUIZ

Au Théâtre de la Bastille (75011) du 19 au 22 mai, puis en tournée.



Eric Foucart dans *Que faut-il dire aux hommes?*. PHOTO EMILIA STEFANI-LAW